

Sophie Deraspe, réalisatrice d'*Antigone*

Marie Claude Mirandette

Volume 37, numéro 4, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mirandette, M. C. (2019). Sophie Deraspe, réalisatrice d'*Antigone*. *Ciné-Bulles*, 37(4), 4-9.



En couverture Sophie Deraspe,
réalisatrice d'**Antigone**

« En faisant le film, j'ai constaté qu'il y avait de nombreux jeunes, des femmes, mais des hommes aussi, qui portaient vraiment **Antigone** dans leur cœur. »

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

S'il est une cinéaste qui, depuis longtemps, questionne notre monde, ses représentations, ses médiations de même que notre rapport à la réalité et à la vérité, c'est bien Sophie Deraspe. De **Rechercher Victor Pellerin** au **Profil Amina** en passant par **Les Signes vitaux**, elle n'a eu de cesse de se confronter, et nous avec elle, aux rapports troubles que l'on entretient au réel et à ses incarnations. Avec **Antigone**, elle revisite les grands classiques de Sophocle et d'Anouilh et se frotte à un (autre) personnage féminin puissant, une femme dont la conviction et le sens de la justice, du devoir et de la famille traversent toutes les épreuves avec une détermination qui ne peut que provoquer l'admiration et la réflexion. C'est pour parler de ce désir fou, de cette prétention même, de s'inscrire dans le sillon de ces monuments de la littérature théâtrale que *Ciné-Bulles* a rencontré la réalisatrice par une belle journée chaude et humide—on se serait cru à Athènes!—de la saison estivale.

Photo: Éric Perron

Photo de la page couverture: Lou Scamble

Ciné-Bulles: Commençons par la genèse du projet et ses sources. Parce que c'est tout de même ambitieux de revisiter le drame de guerre d'Anouilh, qui revisite lui-même la tragédie de Sophocle, et de transposer le tout dans le contexte actuel. Qu'est-ce qui vous a attirée dans cette histoire au point de vouloir l'investir à votre tour?

Sophie Deraspe: À ma première lecture d'*Antigone* d'Anouilh, j'avais environ 20 ans et ça a été foudroyant pour moi. Ils sont extrêmement rares, dans la culture occidentale, les personnages féminins aussi puissants. C'était tellement fort que je l'ai tout de suite relu et que je suis immédiatement allée vers Sophocle avec l'envie de savoir d'où ça venait. C'était fabuleux de réaliser qu'il y a 2000 ans, on avait pu créer un personnage féminin aussi volontaire, aussi intelligent, qui n'agit pas par provocation, mais par détermination, conviction, sens du devoir. À cette époque, j'avais aussi lu *Madame Bovary*. Pas très inspirant comme modèle féminin! Alors que le pouvoir — le roi Créon — qu'Antigone confronte et sa manière de le faire, c'est tellement puissant...

D'autant dans le contexte de la Grèce antique, une société d'hommes où la femme n'existe pas socialement — elle est reine du gynécée, point! —, et où le pouvoir est une affaire d'hommes.

C'est le pouvoir qu'elle confronte, toutes les formes de pouvoir. J'ai tenté de le repenser dans le contexte de notre époque, alors il a fallu transposer Créon, ce roi qui est aussi son oncle, une figure paternelle de substitution, et le père d'Hémon, son amoureux. Créon qui incarne à la fois l'autorité et la figure patriarcale qu'Antigone remet en question. Et j'aimais beaucoup, chez Anouilh, que cette figure patriarcale soit nuancée. Parce qu'il a une réelle affection pour elle, il n'est pas monolithique.

*De Sophocle à vous en passant par Anouilh, il y a filiation. Mais des nuances, qui modifient le propos et sa portée. Chez Sophocle, Antigone confronte son sens du clan et du religieux à la justice des hommes, qu'elle considère comme injuste; chez Anouilh, le récit, traversé par le spectre de la guerre et des groupes anarcho-résistants, prend une portée davantage politique. Votre *Antigone* a une plus forte connotation sociale et humaniste, voire humanitaire. Non?*

Oui et c'est en partie pourquoi Sophocle m'intéressait, même si j'étais consciente du terrain poten-

tiellement glissant que représente une certaine forme de radicalité où, pour des motifs religieux, on commet des crimes. Je ne souhaitais pas prendre cette direction, mais je voulais que son système de valeur et ses lois à elle parlent plus fort que les lois écrites des hommes. La scène avec la « psychiatre-oracle », Térésa (inspirée du Tirésias de Sophocle), incarne cela et fait comprendre à Antigone qu'elle n'est pas seule, qu'il y a des morts, « ses » morts qui l'accompagnent et à qui elle est redevable. Il y a des gens qui l'ont précédé et ont instauré un système de valeur qu'elle n'est pas apte à casser. Dans ce qui s'avérera un cauchemar d'Antigone, l'oracle lui révèle que le combat entre la loi de son cœur et la loi des hommes est insoluble.

Ce personnage — de même que les groupes de jeunes gens qui la suivent — n'est-il pas une variante du chœur grec, pas tant dans leur rôle d'ancrage du récit que comme interface lui permettant de se comprendre elle-même?

Le chœur, pour moi, est incarné par les réseaux sociaux, c'est un « cyberchœur », et par les segments musicaux — rap, électro, jazz, etc. —, alors que le psychiatre-oracle reprend le personnage de l'oracle chez Sophocle. Il agit plus comme miroir qui la révèle à elle-même.

La dissidence de la jeune femme peut surprendre chez Sophocle, mais c'est encore le cas aujourd'hui tant elle fait figure d'héroïne entière et intransigeante. Alors que le monde des hommes autour d'elle n'est que manigance, transaction et compromission, comme on le voit chez le père d'Hémon qui, comme le Créon d'Anouilh, cherche à ménager la chèvre et le chou. Il n'est plus tout à fait le Créon de Sophocle, même s'il en garde les principaux traits.

Oui, tout comme la grand-mère, Ménécée, est une variante de la figure de la vieille nounou, qui incarne l'ascendance. Il y a eu un important travail d'adaptation des personnages, c'est vraiment une « adaptation libre ». Le personnage de Créon, par exemple, a été fragmenté en plusieurs personnages pour être plus proche de la représentation contemporaine de l'autorité. C'est la police, l'autorité coercitive, le système de justice, le système carcéral. C'est aussi le politicien — Christian, le père d'Hémon, incarné par Paul Doucet —, qui a une image à protéger et une ligne de parti à respecter, mais qui est aussi un père, à la fois autoritaire et



Nahéma Ricci incarne Antigone dans le film de Sophie Deraspe.

affectueux, capable d'humanité, de générosité. Il symbolise la dimension plus humaine et compatissante de Créon.

D'ailleurs Hémon, interprété par Antoine Desrochers, le confronte à son incapacité de choisir entre les deux, quand il lui dit: « C'est à mon père que je parle, pas au politicien. »

Oui, parce que ses fonctions sociales, nos fonctions sociales, teintent tous nos rapports, nos vies...

Sophocle raconte la tragédie de Créon, qui a cru au bonheur et que les dieux ramènent aux réalités terrestres en l'éprouvant. Anouilh met en scène l'impossibilité d'un dialogue entre deux postures antagonistes aussi mortifères l'une que l'autre — les collaborationnistes et les résistants dans la France des années 1940. Coupée de l'arrière-plan moral et religieux de Sophocle, la pièce d'Anouilh est amère et ne peut que remettre en question les valeurs de l'idéal et de l'héroïsme qui constituent le cœur de la pièce de Sophocle. Votre Antigone est un plus optimiste, non?

Peut-être, oui, mais elle renonce tout de même...

Elle choisit de renoncer! Et bien qu'elle renonce, elle ne meurt pas.

Même si ça se termine dans la mort, l'impression qui me restait n'était pas celle de la mort, mais celle du pouvoir, de la vie, de l'intégrité. Et j'avais envie qu'avec mon personnage, même s'il y a une part d'elle qui meurt — celle de sa vie ici, vie qu'elle embrassait positivement — et qui renonce — à Hémon et à l'amour, entre autres — son devoir d'intégrité est plus fort que son bonheur personnel.

Il y a dans sa droiture, son orthodoxie, quelque chose qui relève de la naïveté, non? Surtout dans la scène avec l'enquêteur, joué par Benoit Gouin, qui lui expose la vraie nature de ses frères, en particulier d'Étéocle qu'elle a idéalisé jusqu'à l'aveuglement. Ce qui n'est pas le cas chez Sophocle, où il est clair d'entrée de jeu qu'elle sait quel genre d'hommes sont ses frères.

Oui, ici on est plus proche d'Anouilh et c'est plus ambigu. En même temps, bien que je sois consciente de ce qui est similaire et différent par rapport à mes sources, à un moment, le film a pris sa forme propre et s'en est partiellement affranchi, du moins je l'espère. Et je n'étais plus dans la comparaison aux sources, mais dans la cohérence intrinsèque du film.

Comment s'est imposé le choix de ce nucleus familial particulier, cette fratrie kabyle d'immigrants installée au Québec?

Je me suis demandé qui, autour des années 2000, moment où débute cette histoire, avait connu des tragédies semblables à celles de Sophocle et Anouilh — guerres, massacres, etc. — et certains pays sont apparus, dont l'Algérie et, plus particulièrement, la communauté kabyle, de traditions et de culture berbère, qui a sa langue, sa culture et se perçoit comme les « autochtones » d'Algérie. C'est dans cette optique que je les ai choisis.

Choix qui implique des questions identitaires absentes chez Sophocle et Anouilh. Comme la question de la représentation des cultures autochtones, qui est au cœur d'un débat pertinent et nécessaire, certes, mais sensible et à fleur de peau. Comment vit-on avec cela quand on est une femme occidentale parlant d'une communauté de migrants?

Je ne nie vraiment pas l'importance du débat en cours sur ces questions et en écoutant les arguments des uns et des autres, j'ai trouvé qu'il y avait de part et d'autre des points de vue intéressants et valables. On vit aujourd'hui dans un monde où l'on croise des gens nés dans divers lieux, qui ont vécu dans des familles de cultures diverses, souvent multiples, et ça fait partie de ce que nous sommes comme communauté. Mon entourage vient de plusieurs horizons et je ne crois pas que, parce que je suis née ici, de parents québécois, je doive me confiner à ne faire que des films sur des femmes québécoises blanches. Il est essentiel de ne pas vivre en vase clos, mais en même temps, je crois que les autochtones d'Amérique du Nord ont besoin de prendre la parole, d'entendre leur parole. Cela doit se faire, il faudra du temps, mais on ne peut faire l'économie de cette parole fondamentale, fondatrice. Il faut cesser de parler pour eux pour entendre leur voix et éventuellement parler avec eux, faire des films avec eux.

Comment avez-vous trouvé votre interprète d'Antigone, Nahéma Ricci?

Par *casting* sauvage. J'étais persuadée que pour trouver ma famille idéale, mon Antigone idéale, je devais ratisser très large, ne pas me fier aux catalogues des agences. Ça m'a pris énormément de temps, on a fait des appels d'offres pour inviter les gens à venir nous rencontrer. Plusieurs professeurs de cégep, particulièrement en arts et en français, nous ont mis en contact avec des jeunes de cet âge. Des profs qui étaient aussi intéressés par la trans-

position de ce classique dans la réalité des jeunes de cet âge. La réponse a été très bonne; cela a permis d'échanger avec plusieurs jeunes et de faire en même temps le *casting* des rôles secondaires et de la figuration, par exemple les filles en centre jeunesse, les « followers » d'Antigone, etc. Mes quatre jeunes interprètes — Rawad El-Zein, Hakim Brahim, Nour Belkhiria et Nahéma —, je les ai trouvés de cette façon, et la grand-mère, Rachida Oussaada, c'est l'un d'eux qui l'a suggérée. Pour eux, c'était une première expérience artistique. Nahéma, elle, avait fait du théâtre au secondaire et avait commencé en option théâtre au cégep, programme qu'elle n'a pas terminé, ce qui ne l'empêche pas d'avoir soif d'art, de culture, de connaissance. Et elle connaissait l'*Antigone* d'Anouilh, qu'elle avait déjà jouée.

À l'école secondaire?

Oui. En faisant le film, j'ai constaté qu'il y avait de nombreux jeunes, des femmes, mais des hommes aussi, qui portaient vraiment Antigone dans leur cœur.

C'est intéressant, en particulier parce que ce sont des personnages forts, entiers, en quête d'absolu. Et l'on reproche souvent aux gens de cet âge l'absence de tout cela! Alors que cette quête qui la porte résonne avec ce que l'on vit à cet âge.

Oui. Et c'est quelque chose de nourrissant, car pour endosser un tel projet pendant quatre ou cinq ans, de l'idée à la promotion, il faut vraiment y croire, être habité par cela. Ça ne peut pas être qu'un éclair de jeunesse, un désir passager. C'est quelque chose qui m'anime, m'allume encore. Et ça s'est confirmé en faisant les recherches pour

Mon entourage vient de plusieurs horizons et je ne crois pas que, parce que je suis née ici, de parents québécois, je doive me confiner à ne faire que des films sur des femmes québécoises blanches. Il est essentiel de ne pas vivre en vase clos, mais en même temps, je crois que les autochtones d'Amérique du Nord ont besoin de prendre la parole, d'entendre leur parole. Cela doit se faire, il faudra du temps, mais on ne peut faire l'économie de cette parole fondamentale, fondatrice. Il faut cesser de parler pour eux pour entendre leur voix et éventuellement parler avec eux, faire des films avec eux.

documenter ce projet. Je me souviens avoir lu qu'à son époque, la pièce avait connu un succès retentissant, succès réitéré par la pièce d'Anouilh. Ça parle donc à beaucoup de monde, toutes époques confondues!

*La transposition de cette histoire dans le contexte actuel, vous l'avez mentionnée plus tôt, ne peut se faire sans l'intégration des médias sociaux, qui sont l'équivalent du chœur antique et créent un effet de résonance, d'écho qui décuple le propos, le commente. Les médias sociaux étaient déjà un élément moteur du **Profil Amina**. Les voyez-vous comme un nouveau vecteur de pouvoir?*

Oui, c'est une réalité que l'on ne peut ignorer si l'on veut évoquer le monde contemporain avec une résonance dans la sphère sociale. Pour **Le Profil Amina**, j'ai beaucoup étudié ce phénomène, et comment certains films le traitaient, le montraient. Du plus simple — filmer un téléphone ou un écran, ce qui n'est pas très cinématographique! — au plus complexe. Le montage et la multiplicité des points de vue sont des avenues que l'on avait retenues...

Il y a un carré rouge avec le visage d'Antigone sur votre sac, un objet que l'on voit dans le film arboré par ses supporters. Il s'agit assurément d'une icône révolutionnaire.

Oui, effectivement, c'est un motif très connoté et quand les étudiants l'ont adopté en 2012, ils s'inscrivaient dans l'histoire de la résistance, qui est au cœur de la pièce de Sophocle et encore plus d'Anouilh.

J'aimerais que l'on aborde la référence à l'affaire Fredy Villanueva, dont vous reprenez explicitement les grandes lignes: une intervention policière, alors qu'une bande de jeunes joue aux dés à l'argent, qui se termine dramatiquement... Pourquoi cette référence?

Comme tout le monde, j'avais eu vent de l'affaire à l'époque. En faisant la recherche pour le film, je suis tombée sur une entrevue de l'une des sœurs Villanueva qui prenait souvent la parole dans les médias. Il y avait dans cette histoire deux frères, l'un dont on disait qu'il était un petit bandit, l'autre qui était innocent et c'est ce dernier qui s'est fait tuer par balle par un policier. Quand on creuse plus loin dans les divers discours et sur les médias sociaux, on constate que les commentaires étaient

d'un racisme et d'une violence ahurissante que permet justement l'anonymat des réseaux sociaux.

Ce qui est aussi le cas dans votre film lorsque l'avocat d'Antigone lui montre ce qui circule à son sujet sur les réseaux sociaux; tout à coup, elle réalise qu'elle n'a plus du tout le contrôle de ce qui est dit à propos d'elle et de « sa » vérité.

Cela rejoint un questionnement qui traverse tous mes films, depuis **Rechercher Victor Pellerin**. Qu'est-ce que la vérité? Est-ce que c'est ce que les gens disent? Ce que les médias disent? Ce que les réseaux sociaux disent? Ce que la justice dit? Ce que le policier dit? Parce que dans ce film, ce que l'enquêteur Chassé dit a pour but d'attraper Polynice. Est-ce pour arriver à ses fins qu'il manipule Antigone quand il lui parle de ses frères? Dit-il la vérité? Il y avait déjà tout ça dans l'affaire Villanueva et je m'en suis inspirée, mais j'ai là aussi construit librement à partir de cette inspiration. Pour moi, cette sœur Villanueva qui parlait aux médias incarnait une sorte d'Antigone qui défendait Fredy, l'innocent, comme Antigone défend le souvenir d'Étéocle. Mais dès qu'on lui posait des questions sur Dany (« son » Polynice), elle refusait de répondre. Les deux histoires étaient pour moi en résonance, ce que le film évoque. Mais ce n'est pas un film sur l'affaire Villanueva, qui n'a été qu'une source contemporaine d'inspiration.

Comment faut-il interpréter la fin du film, à l'aéroport, alors qu'elle repart vers cette Algérie qu'elle connaît à peine et croise une évocation de son passé, dans le motif de cette famille de migrants qui arrive comme elle 10 ou 15 ans plus tôt?

La scène finale la montre, en effet, quittant le pays avec Polynice et Ménécée. Et elle croise une famille de migrants qui lui rappelle son arrivée au Canada. Puis, on entend le sifflement du téléphone, celui d'Hémon et des choreutes, les membres du chœur, qui l'ont accompagnée, appuyée tout au long de son procès. Par cela, j'avais envie de dire que, même si elle renonce, elle laisse une trace profonde chez ceux qui l'ont connue; non pas d'un sentiment d'échec et de finalité, mais au contraire, une pulsion de vie très forte. Un désir d'intégrité qui va au-delà de sa personne. C'est du moins comme ça que j'ai reçu *Antigone* quand je l'ai lue.

Il y a quelque chose de cet ordre, de cette volonté, de cette pulsion vitale lorsqu'elle décide que c'est ici



Le récit d'Antigone en trois espace-temps : le noyau familial qui protège, la justice des hommes qui sanctionne et les médias sociaux qui cortègent.

et maintenant, avec Hémon, qu'elle fera l'amour pour la toute première fois. C'est un personnage qui prend son destin à bras-le-corps, qui ne se laisse pas écarter de sa voie.

Oui, alors qu'à ce moment précis, le père d'Hémon lui propose de devenir son tuteur légal, ce qui réglerait l'enjeu de sa citoyenneté et lui permettrait d'aspirer à une vie « normale ». Cela fait écho aux propos d'Ismène, sa sœur, qui ne revendique qu'une chose : le droit à une vie normale avec une maison, un mari, des enfants, un salon de coiffure. Ismène n'a pas la trempe d'une héroïne, même si elle accepte d'aider Antigone et sa famille. Elle est déchirée entre son désir d'une vie tranquille et la fidélité à sa famille. Elle n'a pas l'étoffe d'Antigone, son courage, sa volonté. Peu de gens ont cette détermination, qui est l'ADN des figures héroïques. Et par cette scène d'amour, Antigone dit à la fois adieu à Hémon, à sa terre d'accueil et à son enfance. Elle quitte définitivement l'enfance et renonce au bonheur qui lui est offert, mais l'Antigone qui retourne dans ce pays dont elle ignore presque tout est une femme qui assume ses choix.

Vous avez travaillé avec Anne-Marie Cousineau, metteuse en scène et professeure de français au niveau collégial, à un dossier pédagogique destiné aux écoles. C'est important pour vous de rencontrer le public qui a l'âge de vos personnages?

Totalement. Mon désir premier, c'est que le film rejoigne les jeunes. Le distributeur a fait des visionnements-tests avec ce public et la réaction a été très forte. Mais on ne sait pas s'ils vont payer

12\$ pour le voir en salle, alors on doit aller vers eux. Et une des voies pour y parvenir est le réseau de l'éducation, grâce à cet outil pédagogique qui vise particulièrement les profs de français, de philo. Et aussi en offrant la possibilité de voir le film en salle sur grand écran, alors que toute l'attention est captée par le film, que l'on peut plonger dans cet univers, être enveloppé par celui-ci, et où l'on ne se lève pas pour répondre au téléphone, aller à la toilette, etc. On espère ainsi leur procurer une expérience cinématographique et humaine forte, en plus d'une rencontre avec un personnage entier.

Au terme de ce long travail, avez-vous toujours le sentiment qu'Antigone est, aujourd'hui encore, un sujet pertinent, un personnage moderne?

Ce sont une histoire et un personnage tellement humains, autant chez Sophocle, chez Anouilh et chez tous ceux qui ont revisité cette icône, et qui résonnent dans tous ces mouvements, de tout temps, où le peuple s'est soulevé pour se faire entendre. Et si l'on joue encore *Antigone* aujourd'hui dans les théâtres, les écoles, c'est que ça reste pertinent. Étonnamment, le cinéma semble avoir été frileux vis-à-vis de ce sujet, probablement parce que se pose toujours la question du réalisme filmique. Mais ça, c'est une autre histoire! 